

LA PARABOLE DES TALENTS

1. Lecture du texte de l'évangile de Mathieu 25, 14 - 30 (la traduction est littérale)

*C'est comme un homme qui part au loin :
il appelle ses propres serviteurs et leur remet ses biens.
A l'un, il donne cinq talents¹, à un autre, deux, à un autre, un : à chacun selon la propre force.
Et il part au loin.
Aussitôt, celui qui a reçu les cinq talents va œuvrer avec : il gagne cinq autres.
De même, celui des deux : il gagne deux autres.
celui qui a reçu un seul s'en va, fore la terre et cache l'argent de son maître.*

*Longtemps après, arrive le maître de ces serviteurs, et il règle ses comptes avec eux.
Alors s'approche celui qui a reçu les cinq talents.
Il présente cinq autres talents en disant :
« Maître, cinq talents tu m'as remis.
Vois ! cinq autres talents j'ai gagnés. »
Son maître lui dit :
« Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable ; sur beaucoup, je t'établirai.
Entre dans la joie de ton maître. »*

*S'approche celui qui a reçu les deux talents.
Il présente deux autres talents en disant :
« Maître, c'est deux talents que tu m'as remis Vois ! Deux autres talents j'ai gagnés. »
Son maître lui dit :
« Bien, serviteur bon et fiable. Sur peu, tu as été fiable. Sur beaucoup, je t'établirai
Entre dans la joie de ton maître. »*

*S'approche aussi, celui ayant reçu un unique talent dit :
« Maître, je te connais, toi, tu es un homme dur : moissonnant où tu n'as pas semé,
rassemblant d'où tu n'as pas dispersé.
J'ai craint : je suis allé cacher ton talent dans la terre, vois, tu as ce qui est tien. »*

*Son maître répond et lui dit :
« Malheureux serviteur, et hésitant ! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé,
que je rassemble d'où je n'ai pas dispersé.
Tu devais donc placer mon argent chez les banquiers.
Et, à ma venue, moi, j'aurais recouvré ce qui est mien, avec un intérêt.
Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a les dix talents.
Car : à tout homme qui a, il sera donné, et il aura du surplus.
Mais à qui n'a point, même ce qu'il a lui sera repris.
Et le serviteur inutilisable, lancez-le dehors dans la ténèbre extérieure :
là sera le pleur, le grincement de dents. »*

¹Talent : « un » talent valait 6 mille francs-or soit 17 années de salaire d'un ouvrier de l'époque. Imaginez la fortune que représente ce « don ». C'est comme si vous gagniez le gros lot à la loterie. Deux talents = 34 années ; 5 talents = 85 années !

2. Interprétation communément admise

Voyons tout d'abord ce qu'en disent les commentateurs « officiels » c.-à-d. ceux qui ont traduit le texte grec et qui proposent des lignes d'interprétation.

Dans le T.O.B (Traduction Œcuménique de la Bible) on peut lire :

« En décrivant la conduite des bons et des mauvais serviteurs, cette parabole se rapproche de celle du serviteur fidèle (Mt 24, 45-51) ; toutefois la fidélité requise consiste non simplement à être prêt ou à bien se conduire en raison d'un retard qui ici n'est plus signalé, mais à faire fructifier les talents confiés à la mesure de leur importance ».

Faire fructifier les talents. Faire fructifier **nos** talents. Etre responsable des talents reçus pour ensuite en **rendre des comptes** à quelqu'un. Ce « quelqu'un » qui jugera si on a bien fait fructifier ce que l'on nous a donné. Dans la parabole, on constate qu'il y a deux « bons » serviteurs et qu'il y en a un « mauvais ». Faisons le calcul. Le premier serviteur reçoit 85 années de salaire et quand son maître fait les comptes le serviteur peut en montrer 85 autres ! S'il fallait actualiser cette fortune et que nous considérions qu'un ouvrier peut gagner 60.000 FB net par mois, ce serviteur aurait reçu (en prêt, selon la morale habituelle !) : $60.000 \times 12 \times 85$ soit 61.200.000 FB. En Euro cela donne +/- : 1.530.000 euros Ce même serviteur a pu multiplier par deux le bien ; ce qui donne une coquette somme de 122.400.000 FB (soit 3.060.000 Euros). Et plus tard, son maître enlève les talents au troisième serviteur et les remet au premier (à celui qui est déjà si riche) ; le total des talents en sa possession à la fin du récit est donc de $122.400.000 + 12.240.000$ FB = 134. 640. 000 FB (Euros). Pas mal, hein ?

Dans la morale chrétienne d'autrefois, l'exigence attendue de tous les « maîtres » était que nous devions faire fructifier nos « talents », nos dons. Que ne pas le faire nous entraînait sur le chemin de la honte, de la culpabilité. Notre fidélité était mesurée, comme si un boulier compteur pendait au-dessus de notre tête. Ceux qui ont déjà visité des anciennes écoles se rappellent peut-être de cet œil au milieu d'un triangle qui observait inlassablement la droiture de nos faits et gestes : Dieu (la Trinité) te regarde, te juge ... vérifie que tu fais bien fructifier tes talents ! Cette morale était inspirée, entre autres, de cette parabole des deux serviteurs fidèles et ... d'un mauvais serviteur ! Malheur à celui qui est un mauvais serviteur ! L'omniprésence de Dieu faisait que notre « présence à nous-mêmes » était habitée par Dieu lui-même. Un Dieu qui juge. Un Dieu qui sonde nos intentions pures et impures. Un Dieu toujours présent et tout puissant.

D'où la conviction très forte qui était exprimée par la plupart des croyants : on « doit » être fidèle ; il « faut » aimer le prochain. Une morale faite de devoir qui n'inspire plus aujourd'hui et qui a été démontée par tout le courant psychanalytique qui dénonce cette mainmise d'un Sur-moi divin qui finit par étouffer l'individu, par empêcher l'individu de re-naître à lui-même. Selon les courants de la psychanalyse, il n'y a de véritable amour que quand l'individu peut s'inscrire comme partenaire de la relation. C'est parce qu'il est « Je » qu'un individu peut découvrir un « Tu » et qu'ils peuvent ensemble former un « Nous ». Max Pagès ne disait pas autre chose quand il parlait de l'angoisse de séparation. Pour établir une relation authentique, chaque partenaire doit avoir su (doit être né à) reconnaître qu'il est seul, fondamentalement seul. Et que c'est au cœur de cette expérience de solitude, d'absence de lien fusionnel, qu'il peut rejoindre l'autre dans sa propre solitude.

On est loin, très loin d'un moralisme assommant, vicieux, voyeur.

3. Et si « on » s'était trompé sur le sens de la parabole ?

Il est difficile de faire comprendre à des jeunes qui n'ont pas l'habitude de lire des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament que ces textes peuvent être lus avec des interprétations différentes. Il est difficile aussi d'oser proposer une autre interprétation que celle qui est généralement admise comme « officielle ». Il est pourtant évident que même si vous n'avez pas été éduqués selon les préceptes de la morale catholique des années d'après-guerre, vos parents et leurs propres parents, eux, l'ont été. Votre éducation peut encore être colorée par cette mouvance éducative du mérite, de la réussite ... parce que quelqu'un vous observe.

Est-ce avec ce poids, cette chape de plomb au-dessus de notre tête que nous trouverons une orientation pour notre vie ?

L'auteur qui me guide dans ma lecture s'appelle Marie Balmay. Elle est psychanalyste, exégète et chrétienne. De par sa pratique clinique, elle est très attentive au langage. De plus, grâce à sa connaissance du grec et de l'hébreux ainsi qu'au groupe « Déluge » avec lequel elle partage chaque semaine la lecture de texte biblique, elle parvient à faire surgir des textes de l'Écriture des interprétations vraiment interpellantes. Dans un livre récent - « *Abel ou la traversée de l'Eden* - l'auteur tente une lecture vivifiante de la parabole des « talents ».

Voici, en résumé, la lecture qu'elle nous propose.

3.1. Observons d'abord le dialogue du maître et du Premier serviteur

Après son voyage (vers où ? pour combien de temps ? le texte ne nous donne aucun détail ! Il s'agit donc bien d'une parabole.), le Maître se réunit avec eux pour faire un « **compte rendu** ». Pour M. B il ne s'agit **pas de rendre des comptes, mais de raconter, de faire récit** (voir cure psychanalytique où, par le transfert, le patient fait récit de sa propre naissance comme sujet). Vous conviendrez qu'il y a une différence énorme entre « rendre des comptes » et « faire le compte rendu ».

En deux phrases, le serviteur fait le récit simple et complet du don que le Maître lui a remis et du gain des talents que lui, comme serviteur, a gagnés. Il présente 5 *autres*. Le serviteur ne restitue pas les talents au maître pour la bonne raison que ceux qu'il avait reçus de lui, il ne les a même pas apportés. Et il apporte les nouveaux talents non pour les lui donner, mais pour que le maître les voie : « *Vois ! cinq autres talents j'ai gagnés.* » Le serviteur est fier et fait admirer son œuvre à son Maître. **Le Maître vient à point pour reconnaître le serviteur** dans sa réussite. On peut même dire que **la réussite ne serait pas complète si le serviteur n'avait pas l'occasion de communiquer à son Maître sa propre réussite**. C'est le Maître qui peut attester le mieux la réussite du serviteur. « *Entre dans la joie de ton maître* »

Quelle est cette « **joie** », cette grâce, ce plaisir ? Dans la Bible, ce mot « joie » (charis ... « chérissement ») **exprime quelque chose qu'on n'oubliera pas**, un événement unique (dans la Bible cette « joie » est ressentie par des gens qui vivent par exemples : la naissance d'un enfant, le sacre d'un roi, la résurrection de Jésus annoncée par des femmes après qu'elles aient été au tombeau). En hébreux le mot grec « charis » se dit « eden » (le jardin d'Eden !) qui veut dire aussi « *joie avec l'autre, plaisir de la relation, volupté ...* »

Si le maître de la parabole introduit son serviteur à cette joie, on peut dire que celui-ci ne sera plus jamais serviteur. Ce serviteur a été *fiable* (et non *fidèle* comme on traduit généralement le mot grec « pistos » : *auquel on peut se fier*). Il a été fiable en matière de don.

Il a été aussi fiable en **lecture du don**. Le maître ne lui a pas donné en vain tant de richesses ; elles ont fructifié dans ses mains. Le maître considère les talents donnés comme peu de choses (*sur peu tu as été fiable*) - c'est pourtant une fortune ! - par rapport à ce que le serviteur a rendu possible : **il peut être introduit dans la joie parce qu'il s'est bien approprié le don reçu et qu'il peut en faire récit.**

Voyons d'un peu plus près cette figure du Maître. A quoi sert-il ?

1. **Il donne** les talents ;
2. il **s'absente**, donnant ainsi la possibilité d'user non seulement **d'une somme** d'argent mais aussi de la **liberté** ;
3. il offre au serviteur qui a bien reçu les deux premiers dons (argent et liberté) une **maîtrise plus grande** sur « *beaucoup* » et
4. le **maître introduit le serviteur à la « joie »**, la joie du maître.

Le maître n'est plus maître. Il permet au serviteur d'accéder à sa propre hauteur. Joie d'être soi et **joie dès que quelqu'un naît à lui-même**. Proche, si proche, mais combien différent

3.2. Observons maintenant le dialogue du maître et du troisième serviteur

Relisons le texte. Écoutons le dialogue du Maître qui revient et du serviteur qui a reçu un talent (17 années de salaire, je vous le rappelle : ce n'est pas rien). Vous avez remarqué sans doute que lorsque ce serviteur demande au Maître de voir, ce n'est pas comme le premier (et le deuxième) serviteur. Il ne dit pas « **Vois : Je** », **mais il dit : « Vois : Tu »**. « *Tu as ce qui est tien* » dit-il en rendant le talent. « *Tu es un homme dur.* » dit le serviteur. Le serviteur a vraiment **peur** du Maître. Quelle différence de vue sur le patron entre les deux premiers serviteurs et le troisième ! « *Moissonnant où tu n'as pas semé.* », « *Rassemblant d'où tu n'as pas dispersé* »...

A croire que nous nous trouvons dans un autre film. « **Tu es un homme dur ... j'ai craint ... j'ai caché ton talent ... tu as ce qui est à toi** ».

Que répondre à celui qui pense dans cette logique ? L'image qu'il a du maître est plausible. Qui oserait d'ailleurs croire qu'un patron partage son pouvoir avec ses subalternes. « Tiens, voici une partie de ma fortune. Je te la confie. Je ne sais pas quand je reviendrai ... » C'est invraisemblable. Qui croira qu'un patron - un dieu ! - puisse aimer à ce point ? Que dire à celui qui se méfie de ce « don » ? Il est possible que ce maître soit bon ; il est aussi possible que ce maître soit dur. Tout semble dépendre de ce qu'on va croire. « **Je te connais** » dit le serviteur. La relation dans laquelle il va entrer avec cet « autre » (son Maître) est **une relation de connaissance, de savoir, de certitudes**. Il ne s'agit pas de croire l'autre, de laisser à l'autre l'occasion d'être lui. Il s'agit d'une relation où **je ne vois que ce que j'imagine de lui**. Le serviteur « **sait** » l'autre ; **il se sent être un « objet » devant lui**. « Mon maître ne se soucie pas de moi ; il ne me reconnaît pas. Il ne peut être que dur, que mauvais avec moi. ».

Dans la relation humaine, **il faut toujours choisir entre le croire et le savoir, entre le connaître et le re-connaître**. Le « savoir l'autre » est une relation qui méconnaît l'autre. C'est aussi une relation dans laquelle mon propre « je » s'ignore également. Le serviteur ne connaît même

pas son propre malheur. Dans la parabole, va-t-on trouver une piste qui permettra au serviteur de mieux se connaître, de re-connaître son malheur ... et le déplaisir qu'il fait à son maître ?

Voyons la suite du texte. Le maître dit « *Malheureux serviteur ... Tu savais ... Tu devais placer mon argent chez les banquiers... j'aurais recouvré ce qui est mien, avec un intérêt.* »

Marie Balmory se rapporte à son expérience psychanalytique pour montrer que c'est parce que le 3^e serviteur avait imaginé son maître comme un homme dur que celui-ci parle d'une façon aussi sèche. En psychanalyse comme dans la parabole, **le thérapeute accepte d'être pris pour qui l'autre le prend. Il accepte le « transfert ».** C'est-à-dire qu'il reçoit l'image projetée sur lui sans se confondre avec elle. Dans le texte le serviteur avait dit : « *Je te connais, toi, tu es un homme dur ...* » Le maître lui répond : « *Tu savais que je moissonne ...* » Le serviteur croit le connaître, mais **il ne fait que le savoir comme une chose**, comme une idée.

On est vraiment plongé dans une relation enfermante. Or, le premier pas pour devenir capable de recevoir l'incroyable don aurait pu être de le confier à d'autres, à ceux dont c'est le métier de faire fructifier l'argent. « *Va trouver des professionnels si tu n'es pas capable de faire fructifier l'argent. Tu aurais été reçu avec déférence par le banquier qui aurait vu en toi quelqu'un en qui ton maître avait suffisamment confiance pour te confier une telle fortune. Si tu l'avais fait, tu aurais pu commencer à voir naître en toi un autre regard sur toi-même* ».

La fin de la parabole semble terrible. Le Maître ordonne : « *Prenez-lui donc le talent et donnez à celui qui a les dix talents.* »

Quoi de plus injuste, pourrait-on penser ? Prendre à celui qui a le moins reçu et n'a pas pu le faire valoir, pour le donner au plus riche !

Pourtant, manifestement, le don qu'il avait reçu l'avait rendu malheureux. C'est comme s'il s'était **enterré** lui-même avec l'argent. La terre ! Savez-vous que dans la symbolique, la terre représente la mère nourricière. La protection que le 3^{ème} serviteur recherchait n'était-elle pas celle dont il était issu, celle de sa propre mère ? Que fait le père sinon de lui interdire le retour à la mère ?

Le serviteur – l'homme non libre – vit dans la crainte ; il cherchait une protection qui l'empêchait de vivre.

N'est-ce pas normal alors de débarrasser l'infortuné serviteur de ce cadeau qu'il n'a pas su digérer ? *A tout homme qui a, il sera donné, et aura du surplus. Mais à qui n'a point, même ce qu'il a lui sera pris.*

Le maître, va-t-il maintenant consoler l'homme malheureux ? Nous sommes en attente d'une consolation, d'une compassion du maître... ! Sa réponse est déconcertante : « *Et le serviteur inutilisable, lancez-le dehors dans la ténèbre extérieure : là il sera le pleur, le grincement des dents* ». Violence du maître ; exclusion du pauvre... c'est ce que nous pensons. Regardons donc de plus près le texte et donc le langage.

L'ordre du maître n'arrache pas le serviteur d'un monde de lumière à un monde de ténèbres. Dans « les » ténèbres (au pluriel), le serviteur était déjà. Il avait peur. Quelque chose en lui se disait de se méfier du don reçu. Le maître impose de le jeter dans la ténèbre (en français la ténèbre n'existe pas !) extérieure. Il ne s'agit pas du lieu d'où proviennent les sentiments. C'est au contraire le lieu où ces sentiments pourront sortir en larmes et en grincements de

dents ! C'est la colère interne qui pourrait sortir au-dehors. Cette rage ne sera plus cachée en lui, l'enterrant dans la soumission, la culpabilité et la crainte du maître. Cette exclusion-là va lui offrir un avenir parce qu'elle pourra se dire, dans « le » pleur et « le » grincement des dents.

Il s'agit bien évidemment d'une voie indirecte, qui se vit au creux de la peine (comme ne peuvent le reconnaître que ceux qui ont vécu une dépression ou une souffrance).

Terminons cette analyse de la parabole par l'explication d'une dernière expression : celle du serviteur **inutilisable**.

Le serviteur n'a pas réussi la métamorphose espérée par le maître et qui avait si bien réussi aux deux premiers serviteurs. Pour le maître, un bon serviteur c'est celui qui un jour ne l'est plus. C'est celui qui participera à la joie et à la souveraineté du maître.

L'exclusion du 3^e serviteur est donc le seul don que le maître peut encore lui faire. Puisque la richesse et la joie n'ont pas su être reçues, la colère et la peine seront - le maître l'espère - la première façon que découvrir - peut-être : c'est un verbe au futur - l'ancien serviteur de n'être plus au maître. La colère et la peine seront peut-être la première chose qu'il s'appropriera.

Si nous enfermons quelqu'un dans un savoir, si nous réduisons l'autre (un parent, un prof, un éducateur, un patron, un(e) conjoint(e)... Dieu !) à ce que notre imagination ou nos jugements nous imposent comme image-objet, tout cela retardera notre propre naissance. C'est cela un des sens de cette parabole. Le dieu présenté dans ce récit n'est pas un dieu qui vient faire ses comptes, c'est **un dieu qui fait raconter ce que nous sommes**.

Si nous vivons notre vie comme un don, si nous la recevons, nous entrons dans la joie du maître, nous entrons dans la joie de la vie. Si, au contraire nous ne la recevons pas, si nous nous l'approprions pas, nous nous laisserons guider par des idées, des sentiments imaginaires qui non seulement nous empêcheront de naître à nous-mêmes, mais qui nous empêcheront de recevoir ce que les autres sont vraiment.

4. Lien possible avec notre battement de cœur ?

Ne pas se laisser gagner par des fausses images de nous-mêmes et des autres. Ne pas se laisser envahir par des sentiments qui influencent notre perception de nous-mêmes et des autres.

Le Maître de la parabole s'absente après avoir confié sa fortune à trois serviteurs. Son absence est vécue différemment. Les deux premiers serviteurs traversent l'absence du maître et, sans idée préconçue sur ce que pourrait dire le maître à son retour, se mettent au travail pour faire fructifier leurs talents. Ils se sont **inscrits dans le moment présent de leur vie** pour vivre en confiance leur nouvel état de « possédant un bien ».

Par contre, le troisième serviteur n'a pas su dépasser l'image qu'il s'était construite de son maître. Pendant tout le temps de l'absence, il a vécu dans la crainte. Il s'est laissé dominer par des sentiments qui l'ont empêché de croire en lui-même et en l'autre.

Dans l'analyse de Marie Balmay, on comprend ce que la psychanalyse peut apporter comme éclairage à la foi en un Dieu. Apprendre à reconnaître notre persécuteur intérieur - le Surmoi - qui est la trace de notre longue dépendance infantile et qui n'arrête pas de nous dire des « *Tu dois ...* » des « *Il faut que tu ...* » - c'est découvrir que le Dieu de l'Écriture n'est pas ce juge

intransigeant, persécuteur qui a été longtemps enseigné. Ce gendarme intérieur - qui nous tutoie en nous-mêmes et qui nous jugera aussi longtemps que notre véritable conscience n'est pas advenue - provient de cette instance inconsciente qui s'est forgée petit à petit en nous depuis notre enfance et que les croyants - et mêmes certains athées de la trempe de Freud - ont projeté sur Dieu. Le Dieu présenté dans la parabole est au contraire un Dieu qui invite, par son absence, à ce que l'homme se mette debout, soit davantage plus homme, plus femme. A ce que chaque individu se libère de cette influence négative qui surgit du plus profond de lui-même.

Prendre conscience de la richesse de ce que l'on est passe par la découverte de ce que l'on a reçu afin de mieux faire le compte rendu (le récit) de la richesse qui est en nous-mêmes et de celle des autres qui se donnent. Ces autres sont différents ; ils ne peuvent pas être réduits à ce que nous pensons connaître d'eux. Ces autres doivent recevoir de nous l'espace pour être crus. Ces autres sont ceux avec lesquels nous pourrions entrer dans la joie de la rencontre, dans la joie où chacun pourra faire le récit ... de ses dons mutuels.

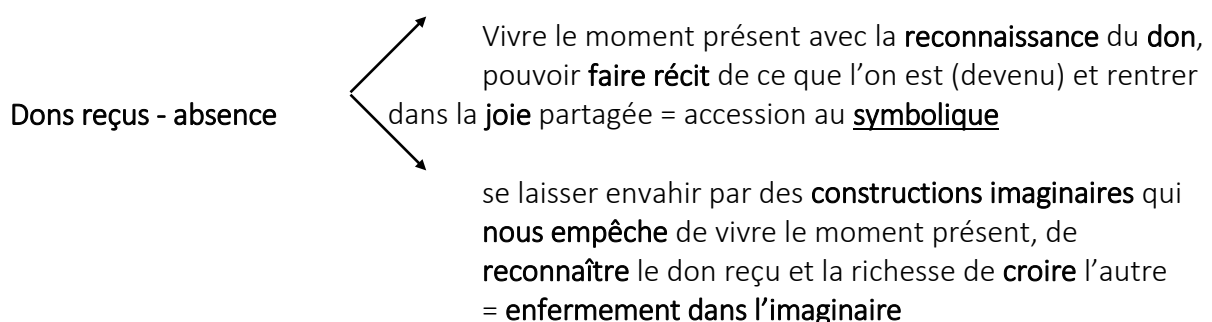
L'absence est donc bien **au creux et de notre présence à nous-mêmes et de la relation** que nous pouvons établir avec les autres, avec Dieu si nous sommes croyants. Une absence que nous ne finirons jamais de reconnaître et, sans aucun doute, de fuir.

La « joie » est l'aventure de notre vie. Elle est le fruit de l'incroyable de notre vie reçue pour autant que nous apprenions à la « paroliser » (à en faire récit, à advenir à la parole) et à renaître. Car c'est en étant des « Je » conscients que nous pouvons nous ouvrir à nous-mêmes et aux autres « Je » et former ainsi, avec eux, des « nous-partenaires. »

Le monde a vraiment besoin de gens traversés par leur propre vie, leur propre richesse (leur talent), leurs propres limites aussi. La « joie » que nous pourrions apporter aux autres dans notre vie (scolaire, professionnelle, familiale, etc.) dépendra de ce que nous nous laisserons apprivoiser par l'absence qui, une fois reconnue, nous aide à naître à nous-mêmes.

Donald Winnicott, un psychanalyste reconnu, priait ainsi : « *O God, may I be alive when I die*¹ » (trad : « O Dieu, puissé-je être vivant quand je mourrai. ») A Nicodème, Jésus disait la même chose : « ... à moins de naître à nouveau, nul ne peut voir le Royaume de Dieu »².

5. Schéma de synthèse de l'approche chrétienne



¹ Winnicott Clare, article « Donald Winnicott en personne » in l'Arc, n°69, 1977, qui lui est consacré.

² Dans l'évangile de Jean 3, 3